

**HISTOIRE
DE LA 4^{me} COMPAGNIE
DU 2^{me} BATAILLON F.F.I. DE LA DROME**

ou

**TROIS MEDECINS DE LA MEME FAMILLE
DANS LE MAQUIS**

Michel PLANAS

PREAMBULE

J'ai toujours considéré mon engagement dans la Résistance comme une démarche personnelle extraordinairement facilitée par le climat de chaleur humaine dans lequel elle s'est déroulée. J'ai tellement reçu de cette période où les exceptionnelles qualités des hommes et des femmes qui y participaient ont rendu vivants et palpables les principes fondamentaux de toute dignité humaine "liberté et fraternité".

Ces hommes et ces femmes, avec leurs défauts et leurs manques, leurs hésitations et leurs réticences, par le don spontané qu'ils faisaient de ce qui était leur vie et ses éléments ont suscité l'élan qui arrachait leur pays à un cloaque et à une oppression contre lesquels ils ont lutté avec de moyens dérisoires sauf un : leur amour de la liberté et de la dignité humaine.

A eux tous sont dédiés depuis ces temps mon affection la plus profonde et la plus chaleureuse qui n'avait plus d'objet lorsqu'ils s'éloignaient des hauteurs privilégiées où ils avaient accédé et mon respect le plus total pour l'abnégation dont ils témoignaient.

C'est pourquoi je ne pouvais faire qu'une relation personnelle de cette somptueuse aventure où j'ai été convié.

C'est un hommage personnel à ce patrimoine humain de mon pays qui m'a nourri et réchauffé de la sève de son terroir, de la force de ses convictions et de la hauteurs de ses objectifs;

Ce n'est pas à moi de juger ce qu'ils ont réussi : une affirmation de leur foi dans leur pays.

Qu'ils soient remerciés de ce qu'ils ont été.

L'ESPRIT DE RESISTANCE

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le premier moment de la lutte de la famille PLANAS contre le régime nazi remonte à l'été 1935.

Mon père, Jean PLANAS, ancien médecin s/lieutenant de la guerre 14-18, était un passionné de chasse et de pêche. Ces deux passe-temps constituaient la toile de fonds de nos vacances familiales.

Après quelques campagnes fructueuses de pêche à la traîne sur le lac d'Annecy en 1933 et 1934, il avait été décidé que nous tâterions des eaux du petit lac de Joux en Suisse Romande entre Neufchâtel et la ville française de Pontarlier.

A l'Hôtel ROCHAS, dans le village de Joux, nous nous sommes trouvés en villégiature avec quelques familles parisiennes, suisses et, horreur, des familles allemandes.

En particulier, celle d'un industriel bavarois, accompagné de sa femme, de son fils et de sa fille, qui parlait un français très correct et qui se présentait comme ancien officier de la guerre de 1919.

A plusieurs reprises, cet homme avait tâché de lier conversation avec mon père, sur le thème de la pêche à quoi étaient consacrées toutes nos matinées.

Malgré ses réticences visibles et plusieurs tentatives de dérobade courtoises mais fermes, devant l'insistance pressante de cet homme où perçait un désarroi, mon père fixe un rendez-vous de pêche pour quatre heures du matin, le lendemain et exigeant d'être seul avec cet allemand.

Ce n'est qu'après les vacances que mon père nous racontât la teneur de l'entretien.

Après les préliminaires habituels d'une partie de pêche et la mise à l'eau d'une traîne à l'arrière du bateau, quand les deux pêcheurs se sont trouvés au milieu du lac de Joux, l'industriel allemand dit à mon père : "Docteur, je vous remercie d'avoir accepté ce contact. Il faut absolument qu'un officier français sache ce qui se passe en Allemagne.

Le régime nazi est le pire que l'on puisse concevoir, il prépare une guerre implacable, mon usine ne travaille que pour des fournitures de guerre (il fabriquait des objets en cuir). Je n'avais que ce moyen de vous le dire, car mon fils fait partie des jeunesses hitlériennes et il me dénoncerait certainement s'il soupçonnait que je vous parle des projets nazis".

Mon père remercia cet homme et le quitta après la partie de pêche où il avait recueilli des renseignements encors plus précis et convaincants.

A notre retour, mon père demanda la convocation des officiers de réserve et révéla tout ce qu'il savait.

Ses camarades lui rirent au nez en lui disant :

"Cher Ami, vous avez eu affaire à un pessimiste. Plusieurs camarades ont été invités en Allemagne par des groupes d'officiers de réserve allemands. Nous avons été fraternellement reçus. Les mères de famille nous ont mis leurs enfants sur les genoux en disant que jamais la vie de ces enfants ne pourrait être menacée par des dissentiments entre la France et l'Allemagne".

Mon père n'a jamais oublié cette entrevue et lors des événements de 1940, la confirmation des révélations de cet Allemand, honnête homme, profondément anti-nazi, s'avérait malheureusement éclatante.

Mobilisé en Septembre 1938, puis en Septembre 1939 à l'organe mobilisateur de Valence, le médecin-lieutenant Jean PLANAS est affecté en Avril 1940 à l'hôpital complémentaire de St Rambert l'Île Barbe, au Nord de Lyon.

Il vit les journées de Juin 1940 dans une tristesse indicible, mêlée à une lucidité sans cesse vigilante.

Il assiste au pillage systématique de Lyon (128 trains en une semaine).

Resté dans une ville quasi déserte, un des rares officiers ayant réclamé une mission de coordination, il prend, avec rage, connaissance des conditions de l'Armistice, violé par les Allemands, dès les premiers jours de son application.

Entre temps, mon frère Richard, étudiant au P.C.B. à Grenoble, et moi, en Philosophie au Lycée de Valence, avons participé, dès l'offensive de Mai 1940, avec les formations de défense de l'intérieur, intégrés à un groupe formé par la Municipalité d'Etoile pour organiser des gardes et des patrouilles destinées à déceler et à neutraliser des agents de l'ennemi.

Cités à l'ordre du département, nous reçûmes une attestation en Automne 1940.

Début Juin, je venais de terminer les épreuves écrites du Bac et devant la débacle, nous décidons avec Richard, qui venait de rentrer de Grenoble, de descendre jusqu'à Marseille pour embarquer vers l'Afrique du Nord et contracter un engagement pour la durée de la guerre.

Nous entassons quelques affaires dans nos sacs tyroliens et partons sur la Nationale 7.

Nous roulons au milieu de la chaussée, entre la file montante de convois militaires et la file de descente des réfugiés et des unités ou des services désorganisés.

Nous roulons difficilement avec des arrêts fréquents pour charger des réfugiés fatigués et les déposer là où une structure d'accueil peut les accueillir.

Le soir, avec quatre réfugiés à bord, nous arrivons aux Blaches (entre Pierrelatte et la Palud) où nous reçoit le Père Audemard, curé du lieu et ami de la famille.

Un bruit étrange nous réveille dans la nuit.

Nous nous levons pour voir défiler un régiment de gardes mobiles montés, suivis de leurs deux chevaux de rechange. Il montait en ligne pour se battre à Pont de l'Isère.

Nous attendons 24 h. pour voir si une ligne de résistance se formait et, devant le manque d'information, nous continuons dans les mêmes conditions la poursuite de notre voyage vers Marseille.

Nouvelle étape à Aix en Provence chez Mademoiselle DECANIS, professeur de céramique aux Beaux Arts d'Aix-Marseille.

Nous prenons des contacts pour un embarquement possible.

On nous promet des possibilités pour les jours à venir mais l'Armistie intervient et nous rentrons à Etoile deux jours après.

Mon père rentre fin juin et, dès son retour, il entreprend des actions qui permettraient de réparer l'humiliation de la défaite.

Vers la fin de l'été, nous rencontrons Charles DURET, ancien responsable du 2ème Bureau à Varsovie, délégué départemental de la Jeunesse et aux Sports et qui avait traversé une partie de l'Europe sur un side car allemand dérobé en Pologne.

Dans cet engin affecté à son service, il nous emmena plusieurs fois à des vitesses vertigineuses.

Ses opinions, trop nettement affirmées l'éloignèrent de la Drôme au début de 1941.

Son exemple nous avait montré que dans des circonstances très compromises on pouvait toujours tenter quelque chose, comme le démontrait son retour en France.

En Octobre 1940, nous nous installions, Richard et moi, à la Maison des Etudiants, rue Jeanne Koehler à Lyon, dirigée par Madame Madeleine MONNOT LAFFARGUE, agrégée de Lettres et Égérie d'Edouard HERRIOT.

A cette époque, mon père prenait des contacts avec le TOURING-CLUB de FRANCE dont les structures lui semblaient susceptibles de couvrir d'autres activités et avec les officiers valentinois mobilisés comme lui en 1938 et en 1939.

Le Commandant GUYON avait déjà, à cette époque, préparé un système de camouflage de matériel militaire. Ces planques étaient réparties sur le territoire départemental mais surtout aux alentours de Valence et en particulier dans les carrières et les champignonnières de Chateauneuf d'Isère.

Après quelques tractations, le groupe formé à Etoile avec quelques jeunes du pays dont Marcel MOUNIER, Jean CHAMPEL, Jean CAPDEVILLE, se vit attribuer 25 F.M. et trois caisses de chargeurs, mais sans munitions.

Un climat d'ambiguïté régnait alors.

Beaucoup d'éléments, affiliés à des structures de gouvernement, laissaient entendre que la volonté de résistance étaient partagée par beaucoup de membres des services de l'époque.

Cette volonté, pour quelques uns, restera à l'état de velleïté, mais assurera cependant une complicité protectrice aux résistants militants. Cela fut incontestable pour certains qui furent soit révoqués par la suite, soit obligés de se mettre dans la clandestinité complète, surtout après 1942.

C'est à cette période que mon père prit contact avec Denis (Lt ARNAUD) qui avait été très grièvement blessé aux jambes lors des combats sur la Somme et qui venait de terminer sa convalescence dans la Drôme dont sa femme était originaire, avant d'être affecté à un service qui tiendrait compte de son état de santé, à la Subdivision de Valence, remarquablement secondé par le fidèle FAGON.

La remarquable intelligence de Denis complétée par la solide expérience acquise du deuxième Bureau, notamment à Sanghaï, lui faisait utiliser ses ennuis de santé, dont il majorait les conséquences afin de laisser croire à une inaptitude totale, pour mettre au point une structure et la collecte d'une masse de renseignements qui allaient servir de base à la Résistance Armée de la Drôme.

Sa profonde connaissance de l'allemand lui avait permis de reprérer très rapidement les éléments non allemands des services basés à Valence et nouer de nombreux contacts avec des informateurs anti-nazis en particulier

autrichiens, alsaciens et hongrois.

Dans la préparation des actions concrètes qui allaient suivre, la nécessité des contacts avec des personnes engagées avec l'ennemi ont laissé passer quelques quiproquos que les événements ultérieurs ont rapidement dissipés.

Grâce à ces contacts, un certain soir de Novembre 1941, mon père put savoir que le Service de Santé de Wehrmacht possédait un médicament qui pourrait sauver un malade atteint d'une anémie gravissime.

Après 24 h. de réflexion, il se décida à prendre contact avec les médecins allemands et, au bout de deux heures de palabres, ces derniers lui remirent une boîte de Campolon.

L'effort consenti et l'aversion de mon père contre les Allemands lui avaient tellement coûté, qu'il revint sombre et fermé, sans pouvoir s'alimenter pendant toute la journée.

Un autre soir de l'hiver 1941, en pleine tourmente de neige, nous sommes arrêtés par deux soldats allemands.

L'un d'eux parlant vaguement français nous demanda, alors que nous nous attendions à un contrôle, de les transporter jusqu'à la route nationale.

Dans la voiture, ils nous assurèrent qu'ils étaient communistes, anti-nazis, nous chantèrent l'Internationale et protestèrent de leur bonne volonté envers les Français.

C'étaient simplement deux soldats qui venaient acheter des vivres frais dans les fermes pour améliorer l'ordinaire. Cela nous amena à penser que le moral de la redoutable Wehrmacht n'était pas inattaquable.

Durant le même temps, la Maison des Etudiants de la rue Jeanne Kaehler cristallisait une partie des jeunes résistants de la région Rhône-Alpes avec des représentants de COMBAT (dont Georges MARTIN, le fils du maire socialiste de Grenoble), de T.C. (les frères MIGUET, F. DREGOU), SAUTIER, LATHUILE, les formations de Résistance Armée de Grenoble (Jean VALOIS, fils du Docteur VALOIS premier responsable de la Région de Grenoble et premier instigateur du 1er parachutage d'armes) et Marcel MARIOTTE, successeurs du Docteur VALOIS, Raymond MASSIT de Voiron, des éléments de la Résistance Savoyarde (les frères BRUCHET, Robert BRECHET de Rumilly) J. BERGERET, Alexandre MASSACRIER et Jean COUDRY de Saint Etienne, sans compter les Israélites, camouflés par Madame MONNOT LAFARGUE.

Tout cet ensemble faisait que nous vivions sans arrêt dans l'atmosphère de la Résistance avec, sur les murs de nos chambres, des cartes de la

Russie et de l'Afrique où nous fixions les nouvelles reçues par Londres et Sottens. Madame MONNOT, femme extraordinaire, d'une témérité impassible, qui savait tout, intervenait dans les moments difficiles, palliant souvent nos imprudences et nos inconséquences. Son activité ne se démentit jamais une seconde comme le montrât cette fin d'après-midi d'Octobre 1944 où nous étions presque tous réunis pour passer quelques examens de rattrapage des années passées au maquis et où nous fûmes convoqués dans le bureau de la Directrice.

Nous avions tous l'habitude d'enfreindre le règlement de la Maison des Etudiants (cuisine dans les chambres, rentrées en dehors des heures permises, introduction dans nos chambres de personnes étrangères à l'établissement)

L'épopée aidant, nous survolions tous un peu ces contingences, mais une convocation c'était toujours un point d'interrogation. Bref, nous étions plusieurs, presque tous les vieux copains de la Résistance (ceux qui manquaient étaient la plupart aux Armées ou disparus lors des combats de l'action ouverte ou clandestine).

Au bout de quelques minutes, Madame MONNOT nous demanda :
" vous êtes tous là ? "

- Oui, Madame.

Elle se retourna alors et ouvrit la porte de la pièce attenante à son bureau : "entrez, s'il vous plaît."

Devant nous un table avec un beau buffet froid et du champagne.

Souriante et émue, Madame MONNOT :

"J'avais envie de fêter la Libération avec vous. Vous ne pouvez savoir combien votre attitude m'a aidée pendant ces années sombres."

Ce fut un moment extraordinaire.

Nous la quittâmes un peu plus tard et elle embrassa chacun de nous.
Quelle femme admirable.

Nous apprîmes par la suite que Madame MONNOT avait été arrêtée peu de temps avant la libération et transférée au FORT MONTLUC. Cette femme extraordinaire, membre du Bureau International de la CROIX-ROUGE, a alors exigé de créer une antenne CROIX-ROUGE à MONTLUC, droit imprescriptible dévolu à tout membre du Bureau International partout où il en juge l'utilité.

Les Allemands furent obligés de s'incliner et heureusement Madame LAFFARGUE fut sortie de Montluc par la Libération de Lyon.

Cette digression est faite pour donner le climat extraordinaire qui régnait dès 1940 à la Maison des Etudiants. Dès Octobre 1940, Richard avait déjà réuni des documents en particulier sur les flottes allemandes et italiennes en Méditerranée qu'il fit parvenir en Angleterre par l'intermédiaire du Consulat Américain de Lyon. De 1940 à 1942, il poursuivit son activité en menant à bien plusieurs missions pour Combat et pour Témoignage Chrétien qui le menèrent de Toulouse à Montpellier et de Grenoble à Marseille à plusieurs reprises.

C'est en 1941 qu'il me dit :

"J'ai des tas de choses à faire.

"Je t'interdis de t'en mêler en tant qu'aîné dans la famille et dans la Résistance. Tu dois être là pour avertir et surveiller. C'est tout. Si j'ai besoin de toi, je te le dirai.

"En dehors de cela, je t'interdis toute activité".

Malgré sa défense, je participais à certaines actions collectives (distribution de tracts, chahuts étudiants pour le film "Le Juif Süss" et le concert de l'Opéra de Berlin).

Chaque fois que j'ai essayé d'autres actions à Lyon, je me suis fait répondre :

"Il n'y a rien pour toi pour le moment. On te prévient en temps opportun".

Les consignes de Richard étaient respectées.

De retour pour les vacances à Etoile, nous recherchions des emplacements pour stocker les armes camouflées et nous rassemblions quelques renseignements.

Le 2 Mai 1942, nous avons échangé quelques balles de tennis avec Richard avant le déjeuner.

Il me dit :

"Détends le filet et range les balles. Je passe devant prendre une douche".

J'exécute.

Je monte à ma chambre pour me changer. Elle était contiguë à la sienne.

Dès que je suis prêt, je tape au mur et lui dit :

"Je suis prêt. On va manger".

Aucune réponse. J'attends quelques minutes et recommence. Rien.

Je sors de ma chambre et ouvre la sienne.

Un désordre indescriptible. Tous les livres à terre et le lit renversé. Je descends à la Conciergerie.

La Concierge, Madame MOULIN, m'annonce que Richard était parti avec deux messieurs et, quelques instants après, je suis appelé par la Directrice.

Elle m'apprend qu'elle venait d'être prévenue par un motard "Garde du Maréchal", Membre de la Résistance qui, pour se faire admettre par elle, lui avait sorti une croix de Lorraine accrochée à son cou.

Richard était au dépôt Saint JEAN.

Je remonte très vite dans la chambre, trouve un paquet de tracts oublié et prend le premier train pour Valence où je retrouve mon père.

Nous enlevons tout ce qui peut être compromettant dans la chambre de Richard à Etoile et remontons le lendemain pour Lyon pour trouver un avocat.

On nous conseille une avocate résistante, maîtresse du Colonel Président du Tribunal Militaire.

Elle fait en sorte que le dossier et le procès soient rapidement menés. Richard fera un mois de séjour à MONTLUC où plusieurs de nos camarades, dont Georges MARTIN, sont déjà enfermés.

Il sera jugé fin juin, fera encore quinze jours de prison et sera condamné à six semaines de réfection de routes dans l'AIN. Richard avait été arrêté à la suite des aveux d'un de ses diffuseurs grenoblois, étudiant en médecine, interrogé "vigoureusement" en particulier à l'aide d'une presse à relier qui écrasait le bout de ses doigts.

Il diffusait les documents de COMBAT et de TEMOIGNAGE CHRETIEN dont les fascicules 4-5 et 6-7 avaient été imprimés et collationnés par une équipe dont Richard faisait partie et ils les avaient transportés dans LYON sous des sacs à charbon empilés sur une charrette à bras.

Richard était donc arrêté 24 h. après l'étudiant grenoblois et incarcéré 48 h. après à MONTLUC - pour atteinte à la Sûreté de l'Etat - .

Lors des visites que je pouvais lui faire, une fois par semaine, j'avais pu savoir que le vasistas de leur cellule donnait sur le carrefour de la Manufacture des Tabacs.

Plusieurs fois par jour, sur la ligne du TRAM n°1, St JEAN - VINATIER nous traversions le pont de la Manufacture qui enjambait la ligne PERRACHE - BROTEAUX.

Avec le groupe de copains résistants restés en liberté, chaque fois que nous franchissions le pont, nous poussions le cri de ralliement de nos courses en montagne "OH - LA - Y - OH" mis au point par Richard.

Ce cri, poussé par nos organes juvéniles, entraînés aux chœurs d'étudiants, furent plusieurs fois entendu par nos prisonniers.

Ce cri les réconforta momentanément.

A la fin de son travail forcé dans l'Ain, Richard prit quelques jours de repos. Pour retrouver une situation régulière, il partira au XV^e groupement de chantiers de Jeunesse au MUY, en section disciplinaire où il retrouvera le jeune boxeur valentinois RANC, classé bagarreur impénitent.

Les premières semaines furent désagréables, mais Richard devine vite le parti qu'il peut tirer de la situation, en faisant le maximum de préparation militaire. Il demande à suivre le peloton.

Il s'y distingue et prend des contacts avec certains gradés qui gagneront par la suite les maquis des BASSES-ALPES.

Du MUY, le groupement gagne MANOSQUE et, à la fin de son séjour, Richard est envoyé à CAVAILLON où des groupes de l'agence TODT sont chargés d'installer des fortifications légères dans le LUBERON et les ALPILLES.

Les Allemands qui les encadrent sont, au bout de quelques jours, habitués aux vins de PROVENCE payés par Richard et ses camarades.

Ces travaux sont achevés dans des conditions qui feront douter de leur efficacité.

LA PREPARATION D'UNE UNITE

A sa libération des Chantiers de Jeunesse, Richard rejoint l'Ecole des Cadres de la Résistance, dirigée par DROUOT-L'HERMINE à la PEROUSE-MORNAY. Commence alors, pour lui, la résistance armée par son intégration à l'entourage direct de DROUOT qui le conduira à la libération de GAP et à ses blessures devant un des forts du SAUZE, près de BARCELONNETTE.

A la Pérouse et à Ratières, L'HERMINE rassemble, autour de lui, une dizaine de jeunes cadres ayant un passé de résistant et un sens des responsabilités affirmées au cours des actions entreprises par le groupe (attaque du siège de la GESTAPO à ROMANS - attaques de convois et d'éléments isolés sur la R.N.7 - destruction des lignes électriques - action contre les agents de l'ennemi et leurs complices français).

Beaucoup de ces actions sont difficiles à recouper, car les archives allemandes officielles de la Wehrmacht évitaient de les mentionner chaque fois qu'elles le pouvaient, d'autant que les relations de la Wehrmacht et de la Gestapo étaient notoirement mauvaises et que les pertes ou les difficultés de l'une étaient systématiquement exploitées par l'autre.

Au bout de quelques semaines, Richard fut chargé des rapports de la Direction Départementale de l'A.S. de la Drôme avec les maquis et les formations sédentaires du centre du dispositif et avec Jean MAFFIOLI, de la protection du Chef Départemental.

Pour ma part, je continuais mes études en compagnie des trois frères MIGUET, engagés en Haute Savoie, de MARIOTTE et de VALOIS qui venaient à Lyon épisodiquement (ils avaient à organiser les formations que la mort du Docteur VALOIS, arrêté par la Gestapo de Grenoble en Décembre 1942, avait laissé en difficulté). Pour éviter de parler, le Docteur VALOIS s'est tranché les artères des poignets avec un éclat de verre du vasistas de sa cellule.

L'esprit résistant de la Maison des Etudiants se renforçait.

Des séances de projection des actualités venues de Londres se faisaient dans les combles de la Maison des Etudiants, et les tracts, les renseignements, la préparation de certaines actions se faisaient sans discontinuer.

Entre temps, mon père hébergeait, dans son ancienne clinique, une famille israélite - lui, avocat d'affaires international, poursuivait ses activités avec des industriels de la région et prêtait son concours à des actions de résistance avec certaines structures drômoises.

Parallèlement, le recrutement pour les unités actives s'accroissait. Les contacts se développaient avec des risques certains.

Il faut reconnaître avec beaucoup de plaisir que sur les quelques 400 personnes contactées à cette époque et qui n'ont pas adhéré aux mouvements actifs, aucune ne nous a dénoncés.

C'est une preuve de plus que la Résistance avait une résonance profonde au coeur de beaucoup de Français, même s'ils n'ont pas répondu concrètement à l'appel que nous faisons.

Par ailleurs, les contacts avec les organisations résistantes en action se faisaient tous les jours.

Les réunions de groupe où étaient étudiés les coups de main, les implantations de réserves de vivres, d'armes et de munitions, les emplacements de cantonnement, les itinéraires, tout cela se déroulait au fil des jours, sans compter les visites des maquis déjà installés.

Le dialogue avec DENIS et L'HERMINE était constant.

En juillet 1943, sur l'ordre de mon père et de Richard, je gagnai le 16ème groupement de chantiers de Jeunesse à Saint Jean en Royans et, suivant l'ordre de Richard, je préparai le peloton de sous-officier où j'acquerrai, en quelques mois, une résistance physique qui me rendit de fiers services quelques mois après. Durant la marche de fin stage de 150 kms en trois étapes, je me payais le luxe d'ajouter au barda réglementaire une caisse de secours médicaux de 10 kgs. J'ai eu le plaisir d'exempter la plupart de mes camarades et des cadres alors que je faisais le parcours intégral, sans compter les soins de fin de journée.

Je perfectionnais cette préparation physique en participant au stage de moniteur d'éducation physique de Pont d'Ain qui reprenait les activités du Centre de Boulouris transféré à Pont d'Ain, après l'occupation du littoral par les Italiens et les Allemands. Je regagnais ensuite St Jean en Royans où en Octobre et Novembre, j'assurais les doubles fonctions d'auxiliaire médical et de moniteur d'éducation physique. Dans la gelée blanche du Royans, je menai la leçon du matin pieds nus et en slip de bain.

Je repérais les dépôts de vivres et de vêtements du groupement, ce qui nous permit de récupérer pas mal d'équipements dès que les maquis de la région commencèrent à recruter largement.

Au mois de décembre, le groupe 2 de St Jean en Royans fut affecté à Chabeuil dans les locaux de la Maison de Retraite de Nazareth et du domaine du Rosier, sur la route de Montélier.

A la suite de la menace d'envoyer tous les chantiers de Jeunesse au STO, les chantiers de Jeunesse avaient accepté de travailler aux aérodromes et à l'entretien des voies ferrées.

En mon for intérieur, je me jurais de ne jamais participer à ces travaux, tout en glanant auprès de mes camarades quelques renseignements sur le terrain de Chabeuil.

Débarassé de la période des classes, nanti d'un petit grade, je bénéficiais, grâce à des activités complémentaires de présentateur d'un groupe artistique, de nombreuses permissions qui me permettaient de participer aux opérations de préparation des unités de secteur (repérage de cantonnements, réunion de groupe, réception et camouflage des premières armes reçues sur le terrain de parachutage du Sud de la Drôme (COMPS), sans compter quelques séances d'initiation aux armes et aux explosifs).

Petit à petit, les secteurs de LIVRON, les Petits Robins, MONTOISON, BEAUMONT, BEAUVALLON, s'organisaient autour des chefs de section correspondant à chaque secteur géographique de recrutement de notre unité.

Les contacts avec les groupes de PORTES et les unités déjà dans le maquis, surtout Compagnies MICHEL et PIERRE, se développaient.

Fin Octobre, devant l'accroissement de l'activité clandestine et les risques qui en découlaient, mon père décidait d'évacuer ma mère et mes trois soeurs dans le Dauphiné, chez mes grands parents, à la Motte d'Aveillans (cité minière du Bassin de la Mure). Le prétexte invoqué pour ce déplacement était la santé de ma dernière sœur Marie Anne qui, effectivement, réagissait mal à l'agitation permanente de la maison, centre d'une activité incessante entre les tâches médicales et les activités clandestines. Richard monte passer le 1er Janvier au plateau de COMBOVIN, avec la Cie MICHEL.

Sous prétexte d'une irrégularité administrative (je n'avais pas fait viser ma permission par mon chef de groupe qui prisait peu mon esprit fondeur) je suis muté à Montélimar.

Cette affectation rendait difficile la continuation de mes activités résistantes.

Heureusement, je n'avais pas encore pris les 14 jours de ma permission de détente et "je posais" cette permission, 48 h. après mon installation.

A cette occasion, il fut décidé que je resterais à Etoile pour compléter les missions proposées par le choix d'OURCHES comme base de la 4ème Cie tout en préparant les éléments de l' instruction et du recrutement de la Brigade de Gendarmerie d'Etoile, l'Adjudant CHASSON et le Brigadier Chef LAFFOND.

Mon père avait installé, fin janvier, un remplaçant pour pouvoir se consacrer aux tâches de l'organisation de notre unité.

Du 1er Janvier à Fin Mars 1944, à la suite de la prise d'otages et des déportations des hommes de la Vallée de la Drôme (Pontaix, Vercheny, Ste Croix), nous avons établi un système de garde de 22 h à 7 h. du matin par rotation de 3 tours de garde pour détecter une arrivée éventuelle des Allemands. Les hommes d'Etoile, prévenus immédiatement, devaient se disperser dans la campagne pour échapper à la rafle.

Durant ces intervalles, des séances d'initiation au maniement des armes et des explosifs que nous possédions avaient lieu.

Les éléments résistants d'Etoile continuèrent à mener leurs activités en commun, jusqu'au 6 Juin où ils ont rejoint pour les 2/3 la Compagnie PLANAS et le dernier tiers la Compagnie BRENTRUÏ.

Des dépôts d'armes parachutées dans le SUD du Département ou au plateau de SOULIER avaient été aménagés à la ferme BARBIER (futur maire d'ALLEX) et à la ferme DELHOMME à MARMOUZY où toute la famille participait à la Résistance et, en particulier, Cécile et Simone qui furent dans nos meilleures agentes de liaison.

Fin Mars, je suis envoyé à la Motte d'Aveillans pour assurer la liaison familiale.

J'y étais à peine arrivé qu'un télégramme m'y rejoint "GELEE TARDIVE-TOUTES LES FLEURS GELEES". En clair, Etoile était surveillé. Il valait mieux disparaître. Par l'intermédiaire du Lt BERGOUGNOUX, délégué à l'E.M des Chantiers de Jeunesse de la Drôme, Membre de la Résistance, je gagne le dépôt de ROMANS, ce qui me redonne une couverture légale.

Au bout de 48 h., l'Infirmierie de Romans ayant besoin d'une liaison médicale sur Valence, je me porte volontaire et j'allais aux nouvelles auprès de DENIS et de l'HERMINE. Mon père et Richard étaient partis à vélo dans l'Ardèche sous prétexte de vacances de pêche.

Après un périple dans le CHASSEZAC, ils redescendent vers l'ARDECHE et tombent à VALLON PONT D'ARC en pleine action répressive des miliciens et G.M.R. contre les maquis de cette région.

Connaissant bien la région, ils remontent par des itinéraires détournés, vers la vallée de l'EYRIEUX et, de là, rentrent à Etoile.

Je les y retrouve et apprend le déroulement des événements. L'alerte avait été donnée par le départ brusque de la famille israélite hébergée à la clinique qui avait motivé un déplacement de Feldengendarmes et de miliciens qui avaient encerclé la maison. Heureusement, mon père avait un vague récépissé de location indiquant que cette famille résidait à la clinique et non à la maison.

Nous avons eu très chaud, d'autant que pendant que mon père ouvrait aux Feldengendarmes, Richard le couvrait, du premier étage, de sa STEN dûment approvisionnée.

Grâce aux informateurs de DENIS, on avait pu persuader les Allemands que cette famille avait pu quitter la région (ce dont nous nous étions assurés) et que c'était eux qui étaient à l'origine de l'agitation qui se faisait à Etoile.

Pour enforcer cette impression, j'eus l'ordre de me faire affecter grâce au Docteur RIGAL, à l'hôpital du Valentin. S'y trouvaient pèle-mèle des jeunes des chantiers de Jeunesse, de Jeunesse et Montagne, des militaires et leurs familles, des miliciens, sans compter des déserteurs alsaciens et des israélites camouflés dans le personnel.

J'y entrai comme malade, puis affecté à l'internat où jusqu'au 6 Juin, je pus continuer quelques actions de renseignements auprès des miliciens, ce qui nous permettait d'être avertis des opérations qu'ils projetaient et du recrutement, en particulier celui du Médecin Lieutenant FERRAND, de Gérard LEHMANN étudiant en médecine israélite et de Maurice VALETTE, cousin du pharmacien Pierre CHAMINAS.

Le 2 Juin, je rencontrai dans les rues de Valence un assistant des Chantiers de Jeunesse, de TORCY, que je saluai, ne pouvant l'éviter, et qui s'enquit de mon affectation actuelle.

Je lui donnai mes coordonnées au Valentin. Le lendemain, j'étais convoqué au Commissariat Central de Valence.

Je suis reçu par un brigadier chef d'un certain âge qui relève les renseignements que je lui fournis et me demande de lui apporter, le lendemain, une attestation du Colonel ROLLET.

Je la lui apporte, comme convenu, et peut ainsi clore le rapport fait par de TORCY.

Il est manifeste que ce brigadier chef était un sympathisant sans quoi il aurait mené une enquête plus serrée dont les conséquences auraient pu être dramatiques.

Le matin du 6 Juin, je rencontre dans les couloirs le Docteur RIGAL qui m'engueule de la manière bourrue qui lui était habituelle:

"Qu'est-ce que vous foutez là ? Rejoignez Etoile immédiatement - Les messages sont passés".

On avait oublié de me prévenir.

Nous nous précipitons sur des vélos.

Je passe le mien à G. LEHMANN et en emprunte un à une des employées de l'hôpital.

Nous rencontrons sur les boulevards des miliciens que nous avions vus au Valentin et qui naïvement nous souhaitent les bonnes vacances que nous annonçons. C'était 8 h. 1/4 - à 9 h. ils auraient connu le débarquement.

Nous arrivons à Etoile, une demi-heure après et nous entamons les démonstrations et les distributions d'armes et de munitions, la préparation des caisses de médicaments, la distribution de pansements individuels à tous ceux qui arrivaient à la maison transformée en centre mobilisateur.

A 11 h. 30, les sections étaient formées et un repas rapide nous réunissait dans la cour avant de prendre le départ.

L'incarcération de Richard en 1943 et les différents rapports faits sur la famille Planas avaient alimenté un volumineux dossier et nous mettaient au premier plan de l'actualité du débarquement.

Le 7 Juin au matin on trouvait sur les murs de Valence des affiches avec des promesses de prime sous la photo de trois hommes de la famille Planas. Mon père était estimé à 250.000 Francs et les deux fils chacun à 125.000 francs (le prix d'un mulet à l'époque).

La seconde conséquence de cette notoriété fut le pillage complet de notre maison de Juin à Juillet 1944 où la quasi totalité des biens et des souvenirs de la famille fut dispersée à l'exception de quelques éléments du mobilier camouflés par ma tante Thérèse PLANAS, qui, restée à Etoile, fut une observatrice avisée.

Elle nous envoyait de temps à autre des renseignements très utiles cachés dans des fruits du jardin.

A la libération, quelques meubles furent retrouvés au siège de la Gestapo, Place Artistide Briand à Valence et dans des immeubles occupés par les Allemands.

Tout le reste partit en Allemagne.

Quelques livres nous furent renvoyés en 1954 par un médecin allemand de la Sarre qui était en garnison à Valence en fonction à l'hôpital de la Place

La 4ème COMPAGNIE EN CAMPAGNE

Après ces mois de préparation clandestine, la quatrième Compagnie peut alors entrer en campagne. Le Plan Vert avait commencé dans la nuit du 5 au 6 Juin par le message "le premier accroc coûte deux cents francs" reçu à 21 h. Ses objectifs : RN 7 entre FIANCEY et PORTES, le pont de la Voulte et les routes secondaires.

Un groupe commandé par mon père secondé par Richard que L^oHERMINE, de passage à Etoile, en début de soirée, avait laissé pour régler les charges d'explosifs qui feraient sauter le ponceau de la voie ferrée PARIS-MARSEILLE, à quelques dizaines de mètres du hameau de la PAILLASSE où se trouvait une petite garnison allemande. Le message d'attaque des Allemands partant est parvenu en fin de nuit "Qu'un sang impur abreuve nos sillons".

Alors que le groupe est au travail, une sentinelle allemande préposée à la garde de la voie ferrée s'approche pour pisser contre une meule de foin où quatre des nôtres étaient cachés pour couvrir de leurs armes les manipulateurs du plastic. Un crayon de 20 minutes est mis en place et le retour du groupe se fait sans incident.

Au retour à Etoile, une liaison est envoyée au P.C. de la Cie de Beauvallon pour fixer les objectifs de la matinée. Son rassemblement n'était pas fait.

Un des premiers groupes formés descend à la Mairie pour détruire, malgré l'opposition du Secrétaire de Mairie et du Maire, le fichier de recensement de tous les jeunes de la Commune.

Une arme automatique est installée près de l'Ancien Hôpital pour couvrir le carrefour de la Croix à l'entrée Ouest du village.

Un second F.M. est installé au sommet de la rue des Ecoles pour couvrir la maison où le regroupement de la Compagnie est en train de se réaliser.

Les objectifs du Plan Vert ne peuvent être couverts par la discontinuité du dispositif indispensable à leur réalisation.

Devant cette déception, un nouveau plan d'action est immédiatement dressé.

Un groupe de la première Section, sous les ordres du Lieutenant Michel RIORY de Chabeuil, adjoint au Commandant de Compagnie, en remplacement de l'adjudant CHASSON retenu à LYON

Il avait pour mission de récupérer le dépôt d'armes de la Paillasse, de neutraliser le petit détachement allemand qui l'attaquait et de se replier immédiatement sur Etoile.

Engagé au début de l'après-midi, le groupe RIORY se heurte à une résistance inattendue, le sabotage du matin ayant fait renforcer l'effectif et organiser un dispositif plus agressif de la part de l'ennemi.

L'engagement fixe le groupe à la Paillasse pendant que des renforts allemands venus de Valence les prennent de flanc.

Malgré l'aide d'un groupe supplémentaire avec Yves MARGERIE et Gabriel VIOUGEAS, RIORY, semble-t-il, voulut trop faire face à un assaillant arrivant en force.

Les deux groupes se replièrent à travers la plaine de la Paillasse.- RIORY au Nord, MARGERIE plus au Sud.-.

Le groupe RIORY gagne avec trois camarades la ferme COMBE, au carrefour des Routes, sur le chemin entre la Paillasse et Etoile. Ils se barricadent dans la petite ferme et sont rapidement encerclés par l'ennemi.

La famille COMBE, le lieutenant RIORY et le soldat DURAND périssent par l'éclatement des grenades envoyées par les fenêtres.

Le soldat MAVET, protégé des éclatement par la table de cuisine sous laquelle il était réfugié, garde suffisamment de force pour sauter par une fenêtre de derrière et s'échappe à travers champs sous les rafales d'armes automatiques.

Le soldat Gabriel VIOUGEAS est blessé au bras dès le début de l'engagement.

Après le retour du groupe de dégagement qui ne pouvait plus intervenir par manque d'armes automatiques, une nouvelle liaison est envoyée vers les groupes de BEAUVALLON et de LIVRON.

Ni l'un, ni l'autre ne s'était engagé.

Devant la menace convergente des colonnes motorisées allemandes, la Compagnie se regroupe et décroche par la D 111 en direction de MONTISON, à la barbe des Allemands dont nous voyons, en partant, les véhicules se regrouper sur la place de la Fédération - dans les voitures fournies par la Société ECLAIR de Valence.

D'autres cars chargés de troupes allemandes convergent vers Etoile, l'un deux par la route de Montéleger. Celui-ci passe à côté du groupe NICOLAS de BEAUMONT sans le voir, mais tire et blesse DESSEMONT de Portes.

Passant par Montoisson, notre unité recueille les éléments de la 2ème Section du s/Lieutenant Paul MONTCHAL et se dirige dans la direction d'OURCHES, lieu de cantonnement prévu et préparé avec Mr FAURE, Maire de la localité, dès la fin 1943.

Après la jonction avec la section MONTCHAL, la Compagnie transportée par 2 voitures légères, un camion réquisitionné avec l'accord de son propriétaire Mr Raoul DUCROS d'Etoile, une camionnette et une ambulance, traversait Montoison et s'établissait, pour la nuit, protégée par trois postes avancés, armés de F.M. sur une des pentes des collines du Serre de Montoison, entre UPIE et EURRE à 3 kms au SUD-EST de Montoison.

Ce cantonnement intermédiaire permet, en fonction du mouvement des autres compagnies, d'envisager la reprise des actions sur la vallée du Rhône.

Dès le matin, des liaisons partent vers Etoile et Portes vers OURCHES, vers les Compagnies PIERRE à la Baume CORNILLANE et MAYSONNY à la Rochette, pour connaître les intentions de chacun et trouver un plan cohérent.

Dans la journée, le groupe de Beaumont avec LUCIEN NICOLAS nous rejoint ainsi que le groupe LIVRON - Petits ROBINS avec Daniel BOUIX et André ROUX comme responsables.

En fin de matinée, les agents de liaison rejoignent le cantonnement et font part de leur collecte de renseignements.

Devant la difficulté d'organiser des bases solides en plaine, alors que tous les effectifs allemands étaient en alerte, il est décidé que toutes les compagnies disponibles se regroupent sur la ligne COMBOVIN - CREST, au niveau des pentes des MONTS du MATIN, qui contrôlaient la R.N. 538, axe de communication entre la vallée de l'Isère et de la Drôme et protégeaient le siège de parachutage du centre du dispositif - Drôme Centre-.

Le 8 Juin 1944, ce dispositif du Nord au Sud comportait :

- Compagnie PERRIN à COMBOVIN
- Compagnie LADET, entre COMBOVIN et la Baume Cornillane
- Compagnie PIERRE CHALAN BELLEVAL à la Baume
- Compagnie SANGLIER - PLANAS à OURCHES
- Compagnie ROGER MAISONY à la ROCHETTE
- Compagnie PONS à CREST *Compagnie BENTRU? à JAUNAVEYS*
- Compagnie CHAPOUTAT à AUSTE
- Compagnie MORIN à GIGORS - BEAUFORT SUR GERVANNE.

Dès le 8 Juin, des adjoints opérationnels, militaires de carrière en général, viennent renforcer les sections de la 4ème Cie :

- A la première section : les S/Lieutenants CHEVASSU, puis LEVET
- A la 2ème : le S/Lieutenant DOMINE est adjoint au S/Lieutenant Paul MONTCHAL
- A la 3ème : le S/Lieutenant RICHTER rejoint l'Adjudant CHARMASSON
- A la 4ème : le S/Lieutenant PETITE rejoint les S/Lieutenants BOUIX et ROUX.

Nous sommes équipés surtout de mitraillettes STEN, de FM BREN, de fusils REMINGTON, de grenades défensives anglaises MILLS, de quelques armes de poing pour les officiers et de carabines italiennes pour les agents de liaison. Nous étions habillés de quelques effets militaires, de quelques éléments de la tenue des Chantiers de Jeunesse et portions le brassard FFI.

Une section Hors-rang comprenait :

- le secrétaire - radio LUBINTSKI
- 1^{er} armurier Jean BERANGER
- les services de ravitaillement avec boulangers et cuisiniers (Aimé SAHY - JAOUEN - POURRAT) et le service de santé partagé entre les trois étudiants en médecine de la Cie
- Gérard LEHMANN, René LAPIERRE et moi-même, qui se paratageaient d'autres fonction annexes - liaison, démonstration de matériel, encadrement de patrouilles, ect -.

Un groupe franc, commandé par l'adjudant Henri LABROSSE d'Allex, était rattaché directement au Commandant de Compagnie.

Un réseau d'agents de liaison, extérieur à la Compagnie, surtout des jeunes filles, dont les admirables sœurs Cécile et Simone DELHOMME et Pierrette PACOT, Henriette VALLA, assurait le contact permanent entre la Compagnie, les groupes de sédentaires et les familles de résistants restées à ETOILE, MONTOISON, BEAUMONT, LIVRON et un groupe de PORTES (DUFOR - MONTROCHER - DESSEMOND, ect) qui assurait la surveillance des mouvements sur la voie PARIS-MARSEILLE et la RN 7 et les coups de mains sur les approvisionnements de l'ennemi.

A partir du 10 Juin, le lieutenant KIRSCH vint remplacer le lieutenant RIORY, comme adjoint au Capitaine SANGLIER.

Installée dans des cantonnements établis dans les fermes RIPPERT et PELISSIER, la 4^{ème} Compagnie occupait tout l'espace compris entre les barres rocheuses qui coupent à deux endroits le cours du PETOCHIN issu des MONTS du MATIN et la chaîne de la RAYE.

Elle contrôlait :

- A l'Est, le chemin forestier qui monte le long de la RAYE pour aboutir à la crête SUD-OUEST du Plateau de COMBOVIN et rejoint au SUD, la Combe des ARNAUDS où se trouvaient des approvisionnements de secours.

- A l'Ouest, d'abord le chemin qui relie la ROCHETTE à la BAUME CORNILLANE
- et la RN 538, entre les carrefours de la D 534 et de la D 208.

Chaque section envoyait tous les jours, un groupe chargé de coups de main ou de patrouilles de surveillance.

Une garde était assurée par les postes avancés répartis autour de nos positions et chaque emplacement de section avait son propre système de garde.

Chaque jour, le résumé des communiqués reçus sur un poste biscuit par LUBINSTKI était lu au Rassemblement de la Compagnie où étaient transmises les instructions du jour.

Pendant les 15 premiers jours, le rythme s'établit autour des tâches quotidiennes coupées par des séances de tir, de maniement d'explosifs, d'initiation à quelques techniques de combat et à la préparation des coups de main.

Les visites de l'intendant FOLLET, de Milou GARCON, des missions anglaises et américaines, de l'HERMINE, du Capitaine JEAN, accompagnés de Richard au retour de missions, du Commandant MOULIN qui nous fit un panorama impressionnant des manœuvres futures des ALLEMANDS attaqués dans la Vallée du Rhône (ce panorama fut confirmé lors de la débâcle de la XIXème Armée Allemande dans le couloir rhodanien) apportaient une vie intense à notre rassemblement.

Trois épisodes tragiques vinrent perturber la mise en forme de notre Compagnie.

- Le 12 Juin, un membre de la 3ème Section dérobait à l'Adjudant LABROSSE un colt 45, arme de l'US Navy, et allait abattre un milicien à Beaumont.

Malheureusement, son manque de sang froid lui faisait abattre la femme et la fille de ce sinistre individu qui s'interposaient entre notre camarade et sa cible.

- Le 19 Juin, un caporal de la Section H.R. est chargé d'une mission de ravitaillement avec deux hommes pour l'aider.

Contrairement aux ordres reçus, ils s'arrêtent pour déjeuner dans la famille du caporal.

Ils sont cueillis par les Allemands prévenus par un indicateur qui les avait reconnus dans la traversée du village.

- Le 20 Juin, un groupe de cinq jeunes résistants venant de la région de Saint Etienne, qui devait s'intégrer à la 4ème Section, propose un coup de main sur un dépôt de matériel de ROMANS pour s'emparer de matériel téléphonique de campagne, d'équipements et de vivres qui serviraient à notre compagnie et aux compagnies avoisinantes.

L'itinéraire est d'ôment repéré, ils ont l'ordre de suivre les chemins vicinaux qui bordent le relief par OURCHES - BARCELONNE - COMBOVIN - CHATEAU-DOUBLE - PEYRUS - CHARPEY - MONDY et ROMANS.

Le trajet aller et l'opération se déroulent parfaitement mais dans l'euphorie de la réussite, le groupe emprunte la RN 538 pour le chemin du retour.

Ils sont repérés et pris en chasse par un véhicule allemand au carrefour de MONTELIER, à l'intersection de la RN 538 et d'une des routes d'accès à l'aérodrome de CHABEUIL, montée par une des patrouilles chargées de la protection du terrain d'aviation.

Leur véhicule est mitraillé, deux des membres sont abattus, un est blessé au ventre et le dernier s'échappe le long du canal d'irrigation.

Il arrive à regagner OURCHES en fin d'après-midi. Une patrouille va à la recherche des deux tués et du blessé que l'on retrouve.

Il sera acheminé le lendemain vers l'hôpital de Die où il mourra de ses blessures quelques jours après.

Ces trois accidents stupides nous constèrnt.

Les consignes données aux groupes en action dont de plus en plus précises et impératives.

Car il est manifeste que ces bavures dramatiques, lourdes en perte d'hommes et de matériel, sont le fait d'une inconscience douloureuse des conséquences du non respect du programme des missions.

Le passage d'un état d'attente et de préparation à celui d'actions minutieusement préparées s'avérait difficile pour beaucoup de résistants qui mesuraient mal l'immense disproportion entre les moyens énormes de l'ennemi, leur expérience du combat et les nôtres.

Le 22 Juin, vers 6 h. du matin, se présente au P.C. de la Cie le Lieutenant LEGRAND qui demande à être conduit au plateau de COMBOVIN, en passant par les emplacements des compagnies.

Il est accompagné du Lt REROLE, officier de l'Etat Major du Colonel BAYARD, tous deux armés de carabines U.S. qui nous faisaient pâlir d'envie.

J'étais libre à ce moment là, et le Capitaine me demande d'accompagner le Commandant car j'avais parcouru l'itinéraire plusieurs fois et connaissais bien le secteur.

Nous prenons le bord des pentes de la RAYE, en direction de la BAUME CORNILLANE.

Nous passons au P.C. du Capitaine PIERRE, nous nous arrêtons quelques instants avant de poursuivre notre marche vers COMBOVIN, en passant sous la tour de BARCELONE.

Nous débouchons bientôt des bois qui dominent la Vallée de la VEORE et nous apercevons COMBOVIN.

Le Lieutenant LEGRAND et le Lt REROLLE me remercient de les avoir accompagnés et m'ordonnent de regagner OURCHES.

Au moment de les quitter, nous apercevons deux HEINKEL 111 volant très bas au dessus de COMBOVIN comme pour une mission d'observation. C'étaient deux appareils venus du terrain de Chabeuil.

Quelques minutes après, sur le chemin du retour, j'entends une série de détonations sourdes.

Ces avions faisaient partie de forces attaquant COMBOVIN. Je me hâtai de rentrer à Ourches pour faire part de ces nouvelles. Nous apprenions, quelques heures après, que COMBOVIN était attaqué par les airs et par une colonne d'infanterie motorisée.

Dans l'après-midi, les accrochages autour de COMBOVIN étaient confirmés et il était demandé à la 4ème Cie de fournir un groupe d'appui pour le plateau de COMBOVIN, par l'intermédiaire de Maurice VALETTE, agent de liaison au P.C.

Le groupe est rapidement constitué.

Il est commandé par le Lt KIRSCH, secondé par Gérard LEHMANN et moi, à la tête d'une moitié de la 4ème Section avec le s/Lt PETITE et d'une dizaine d'autres volontaires, et CHEVASSU à la tête d'hommes de la 1er Section. En tout, une trentaine d'hommes emmenant quatre mulets chargés de munitions pour les 2 F.M. qui armaient notre détachement.

Chaque homme reçoit quatre grenades supplémentaires par homme et les mulets emportent une dizaine de grenades antichars GAMON.

Au moment où la colonne s'ébranle, je vois tomber une grenade du ceinturon d'un de nos camarades.

Je crie à tous de se coucher et je jette la grenade loin de notre groupe. Elle n'explose pas. Elle s'était dévissée et la partie supérieure et son détonateur restaient accrochés par la cuiller au ceinturon de l'homme qui était devant moi.

Nous partons à la tombée de la nuit et nous empruntons, au-dessus de nos cantonnements, le chemin forestier qui coupe la RAYE en oblique.

Au sommet de la RAYE, nous atteignons la crête qui devait nous permettre de réjoindre, en nous rabattant vers le NORD, l'extrémité Sud du Plateau de COMBOVIN.

Nous devons prendre position sur le rebord NORD OUEST du plateau, à l'aplomb de la route en lacets qui monte au-dessus de l'agglomération qui venait d'être bombardée et attaquée.

La nuit était tombée très obscure.

Plus de chemin, nous avançons péniblement en traînant les mulets lourdement chargés.

Après quatre heures d'efforts, nous arrivons dans les zones ~~herbeuses~~ du plateau où nous trouvons la ferme des Marquet qui brûlait encore.

Nous installons les emplacements des armes automatiques et établissons le tour de garde.

Puis, nous entrons dans une petite bergerie qui servait de hangar à grains et nous prenons quelques instants de repos à quelques dizaines de mètres de la route. Gérard LEHMANN, CHEVASSU et moi, nous installons notre couchette la tête appuyée sur le tas de grains du centre de la pièce. Dans un demi sommeil nous percevons des bruits étranges.

Au petit matin, nous découvrons que ces bruits étaient produit par la chute de rats qui venaient s'approvisionner en grain à quelques centimètres de nos têtes, en sautant des poutrelles qui soutenaient le plafond.

Le groupe commandé par le S/Lieutenant PETITE prenait position à l'extrémité Nord du site au bord d'un à pic qui surplombait la cuvette du fonds du vallon de la VEORE. Dans la nuit, nous avons rencontré des éléments de la 8ème Cie commandée par le Lieutenant René LADET avec lequel le Lieutenant KIRSCH définit les éléments de la défense du plateau.

A l'aube, nous avons la visite de MERMOZ de la Communauté BARBU qui résidait dans la ferme située en dessous de la route au Sude Ouest de notre position.

Dans l'échange de renseignements et de points de vue, nous déplorons l'attitude passive d'hommes qui auraient pu nous aider efficacement.

Nous apprenons alors qu'une colonne motorisée, après l'attaque de COMBOVIN, avait pénétré sur le plateau, incendié la ferme des MARQUET et tué les quatre radios qui y avaient établi le centre de communications du P.C. départemental. Le Lieutenant LADET fait miner la route en deux endroits. Nous étions déçus et furieux.

Après une inspection du dispositif avec le Lieutenant KIRSCH, je suis envoyé au P.C. départemental installé au dessus de la cuvette des MARQUETS, dans la Ferme BOISSONNIER de Clarnoir, au sommet du ROC DE L'AIGLE.

Je me présente au P.C. départemental et fais le rapport de notre randonnée nocturne et des dispositions que nous avons adoptées sur le plateau.

Je fus envoyé avec Richard au dépôt de parachutage pour compléter notre dotation. Au moment où nous arrivions près des hangars où étaient entreposées armes et munitions, nous voyons partir André MUETHON juché sur un superbe mulet, encore mal remis des tortures infligées par la Milice, en direction du Col de la BATAILLE pour une mission de coordination avec les unités du Vercors.

Au même moment, nous rencontrons l'HERMINE qui porte sur l'épaule une Baby-Browning qu'il vient d'essayer. "Bonne arme, nous dit-il, un peu légère pour les tirs d'appui". Je ramenai avec TUTU un supplément de grenades défensives américaines et une mitrailleuse légère LEWIS avec ses bandes de cartouches montées sur trame de coton blanc, tandis que MARC (la Cloche) s'évertuait, dans son atelier de fortune, à redresser des canons de mitrailleuses endommagées par l'ouverture des containers, à l'aide d'outils fournis par un charron de BEAUFORT.

Nous redescendons avec Richard sur OURCHES pour qu'il modifie sur place les perspectives de défense avancée du plateau de COMBOVIN et la synchronisation du potentiel des compagnies du Centre Drôme. Après une descente sans histoire et un court bonjour à la Compagnie PIERRE, nous arrivons à OURCHES où quelques heures de sommeil me semblèrent les bienvenues.

Le 24 Juin, la nouvelle organisation de la Cie fut rapidement mise au point, car le départ du Lt KIRSCH et l'absence d'une trentaine d'hommes modifiait la structure de la 4ème Cie. Une rotation d'effectifs avec le plateau est décidée.

Je remontais sur le plateau le 26 et le 27 Juin pour assurer la liaison et renouveler notre ravitaillement en tabac. Après une rapide liaison au P.C. départemental pour prendre les dernières instructions, je redescends par le plateau pour apprendre que notre ami LADET vient d'être grièvement blessé par l'explosion d'un sac de grenades antichars. Nous le voyons en état grave, voire désespéré.

En prenant le chemin d'OURCHES avec Richard, qui m'accompagnait, nous déplorons le terrible accident qui nous prive du dynamisme et de l'expérience de René LADET, notre ami voisin dans l'action résistante à Portes.

En arrivant à OURCHES, nous trouvons la Compagnie en effervescence.

Les postes de garde avancés signalent la présence d'une colonne de 17 véhicules stationnés sur la RN 538 à proximité du carrefour qui conduit vers Upie.

Une partie des occupants des camions fait mouvement dans notre direction tandis qu'une partie des véhicules de tête continue sa route vers la ROCHETTE pour attaquer la Compagnie voisine de Roger MAISONNY.

Quelques minutes après, un HEINKEL 111 débouche du Nord, parallèlement à nos positions, mitraille et lâche quelques bombes antipersonnels sur la première ligne de collines après le village d'OURCHES.

Un quart d'heure après, le poste de garde du cimetière nous signale l'attaque allemande (camions et voiture légère).

Le F.M. et les éléments du poste avancé entrent en action, repousse les premiers assaillants et font capoter une voiture légère (une 11 CV Citroën) qui s'avavançait à vive allure.

Le premier engagement a duré quelques minutes. Les attaquants se replient rapidement en emmenant leurs pertes.

La première section vient disposer deux charges à tirette et prend position à une centaine de mètres plus loin de façon à contrôler l'ennemi qui, s'il attaque à nouveau, fixera ses efforts sur la première position.

Entre temps, le véhicule mis hors d'usage est visité. C'est la voiture du Lt Colonel qui commandait l'expédition. Sur le siège avant, une serviette contenant des documents préparant l'action que nous avons stoppée.

A la traduction de ceux-ci, nous découvrons un rapport ahurissant, affirmant que les Allemands attaquaient, ce jour, OURCHES; "Une troupe de 500 Espagnols commandés par un commandant du Service de Santé, tous issus des brigades internationales".

Après inspection du nouveau dispositif, le Capitaine fait disperser la 3ème Section au Nord des positions de la première Section, sur la colline qui domine la rive droite du PETOCHIN.

Les Allemands se regroupent très loin du village et composent trois groupes d'assaillants séparés par 500 mètres environ les uns des autres. Ils progressent très lentement, ralentis par le tir du F.M. et des éléments avancés de la première Section.

Au même moment, les autres éléments de la Colonne, reçoivent à la Rochette le même accueil qu'à Ourches, ce qui refroidit l'ardeur des assaillants.

Une nouvelle tentative est stoppée suivie d'un nouveau regroupement de l'ennemi. Les S/Lts DOMINE et MONCHAL de la 2ème Section repèrent un champ à végétation importante qui leur permet de tenter une diversion sur les flancs des deux groupes ennemis. Un bref dialogue avec le Capitaine fixe la mission.

Ils emportent un F.M. servi par le soldat LOIRE et sont couverts par six voltigeurs. Cette action réussit et les deux groupes d'assaillants ennemis se replient malgré l'appui d'une pièce de 88 installée entre temps sur une colline située à 1 km environ au Nord de notre dispositif.

En se retirant, la colonne allemande se regroupe au carrefour de la RN 538 et de la route Upie-Ourches où ils pillent deux fermes et incendient un hangar.

Il semble que l'opération ait été menée par une compagnie de suppléments asiatiques encadrée de deux sections de la Wehrmacht.

Ce regroupement tardif pouvant laisser supposer une nouvelle action pour le lendemain, la Cie campe sur les pentes de la Raye.

Au matin, la colonne ennemie est rentrée à Valence. La Compagnie reprend ses cantonnements précédents.

A la suite de cette attaque, une réunion des gradés de la Compagnie fait le bilan de cette opération.

Ce bilan confirme les dispositifs antérieurs de la Cie et démontre l'efficacité des petits groupes menant une action intense, mais de courte durée.

Il semble nécessaire de prévoir l'entraînement intensif des recrues les plus jeunes et les plus dynamiques en vue d'actions minutieusement préparées pendant que le reste de l'effectif préparerait tous les éléments des coups de main et assurerait l'ensemble des services (intendance - gardes - liaisons - services logistiques - ect..).

Un programme d'exercices plus complets, (maniements des armes, séance de tir, marches à rythme rapide, études des itinéraires) fut mis au point. Quelques éléments trop âgés ou de santé trop précaire furent renvoyés dans leur foyer. Quelques autres (sept exactement) très impressionnés par cette action d'envergure décidèrent de rentrer chez eux.

A la même période, L'HERMINE était affecté au commandement départemental des Hautes Alpes où il partait début Juillet avec Richard pour y réorganiser les maquis avec deux instructeurs anglais formés à l'école des commandos.

LEGRAND devenait chef de la résistance armée de la Drôme avec le grade de Commandant et son adjoint était le Commandant XAVIER, ex-officier de cavalerie ayant participé à la défense de SAUMUR en 1940.

A la lumière de ces nouveaux changements, quelques modifications sont apportées à l'organisation de la Compagnie.

Les patrouilles seront faites en permanence le long de la N 538 en liaison permanente avec celles des Compagnies voisines.

Il arrive cependant que les liaisons arrivent après le départ des patrouilles.

C'est ainsi que le 4 Juillet, une patrouille de la 4ème Section est surplombée par une patrouille de la Cie BENTRUP qui, apercevant des hommes en uniforme, salue notre patrouille d'un feu nourri.

Le Caporal Savino FURIASSI a le haut du pavillon de l'oreille emporté par une balle. Il l'a échappé belle.

Les séances de tir se font aussi après avertissement aux autres compagnies pour éviter des mises en alerte immotivées.

Le 8 Juillet, une mission américaine accompagnée du Commandant ANTOINE (BENEZECH) Commandant le 2ème Bataillon auquel nous appartenons, vient nous rendre visite.

Le 14 Juillet, les S/Lieutenants MONTCHAL et DOMINE sont convoqués à Die pour recevoir avec Daniel LOIRE la Croix de Guerre méritée le 28 Juin.

Nous voyons passer les 72 forteresses volantes qui se dirigent sur VASSIEUX pour faire le spectaculaire parachutage de jour qui va déclencher les bombardements du Vercors et les attaques contre l'ensemble du massif.

Je suis chargé d'une mission de liaison en fin d'après-midi et arrive au cantonnement KIRSCH sur le plateau pour assister au bombardement de l'aérodrome de Chabeuil par l'aviation anglaise.

Ce fut un énorme feu d'artifice pour une fête nationale.

La nouvelle des combats du Vercors provoque une réunion des commandants de Compagnie au P.C. de COMBOVIN. Le Lieutenant KIRSCH prend le commandement d'une partie de la 8ème Cie de René LADET, si malheureusement privée de son chef, auxquels se joignent quelques volontaires de nos sections. Elle tient le rebord NORD-OUEST du plateau de COMBOVIN, le plateau de Marquet et le secteur Nord jusqu'à vers le col des LIMOUCHES où se trouve la Compagnie CHRETIEN.

Le 17 Juillet, une incursion des unités qui encerclent le VERCORS et dont un détachement est installée dans la tour de BARCELONNE est repoussée par les membres de la 4ème Section avec DUMORTIER et ALFONSI.

Le 20 Juillet, devant l'incidence de l'issue des combats du Vercors, il est décidé un resserrement du dispositif. Le 21 Juillet, la 4ème Cie reçoit l'ordre de gagner le plateau de COMBOVIN pour couvrir le secteur allant de la RAYE aux hauteurs des FOUQUETS pour garder l'Ouest du plateau et protéger le terrain de parachutage dont nous devenons responsables.

Le P.C. Départemental se déplace à Plan de Baix et nous nous installons dans les fermes BOISSONNIER à CLARNOIR et au POUX.

Le 24 Juillet, passage à CLARNOIR du Colonel BAYARD qui étudie avec le Capitaine SANGLIER un regroupement plus à l'Est pour maintenir la continuité des compagnies de DROME-CENTRE avec les unités du Vercors. Il nous apprend la mort de son fils à Vassieux. Je le raccompagne jusqu'à la RAYE.

Le 25 Juillet, alors que nous étions sans cesse survolés par le FOCKE-WULFE d'observation du terrain de CHABEUIL, nous obligeant à des exercices de camouflage immédiat (nous étions à cinq minutes de vol de l'aérodrome), deux avions passent à très basse altitude. Nous reconnaissons deux avions anglais. Au moment de disparaître, derrière la colline, nous les voyons lâcher deux containers qui rebondissent sur le sol. Avec Louis ROBIN et Marius PEYRARD, nous nous précipitons et découvrons deux réservoirs largables en aluminium. Nous constatons, à notre grande joie, qu'ils contenaient encore de l'essence. Je cours chercher une charette et, à mon retour, je trouve un autre camarade, immense gaillard, attelé à une suspente de parachute qu'il avait lovée autour du réservoir. Les cahots du parcours avaient fait tourner le réservoir et les 3/4 du carburant s'était répandu. Je l'aurais volontier frappé.

Dans la soirée, le Lt MAURICE, adjoint d'ANTOINE, vient pour nous donner les consignes du terrain de parachutage.

Nous sommes rejoints par le Commandant XAVIER qui demande de faire parvenir un message à Pierre GANNE, que nous avions connu à LYON et qui était arrivé à Alger, après une incarcération en ESPAGNE. L'intitulé du message de RIBOUDINGUE à FILOCHARD transformait deux Père Jésuites en Pieds Nickelés pour correspondre sur les ondes courtes.

Le 29 Juillet, un agent de liaison de la Cie BENTRUP nous annonce une attaque allemande sur Beaufort et sur GIGORS où se trouvent respectivement la Compagnie MORIN et BENTRUP.

Nous envoyons un de nos agents de liaison raccompagner son homologue et nous tenons prêts à envoyer deux sections soulager éventuellement nos camarades engagés dans l'action.

J'accompagne une d'elles sur le SAVEL qui domine GIGORS, où je trouve LA CLOCHE (Lieutenant MARC) qui vient vérifier l'armement entreposé sur le sommet de la falaise.

Nous prenons un complément de dotation pour nos armes automatiques.

Je suis rappelé à CLAIRNOIR pour résoudre un problème de communication tandis que le Capitaine SANGLIER retrouvait son rôle de médecin pour s'occuper de Gabriel MICOUD de la Compagnie BENTRUP qui venait d'être blessé par des éclats de mortier en défendant une position près de l'église de GIGORS.

Je redescends en fin d'après-midi sur le SAVEL. Nous apprenons les résultats de la bataille menée par la Compagnie BENTRUP.

Ils ont repoussé les assaillants en lui causant de lourdes pertes.

Je converse un moment avec le Lieutenant Lucien MICOUD et l'Aspirant ALCOUF qui nous relatent le détail de ces opérations.

Dans le soir qui tombe, nous voyons brûler BEAUFORT sur Gervanne sur qui s'acharnent les Allemands qui se replient.

ALCOUF voit brûler la maison de sa grand-mère où il a passé souvent ses vacances d'enfant.

Nous rejoignons le Capitaine sur la route de GIGORS à COMBOVIN et nous suivons un éboulis de la falaise pour couper la route à une attaque ennemie éventuelle et nous faisons sauter le pan de montagne.

En rentrant à CLAIRNOIR, un émissaire du P.C. Départemental convoque le Capitaine à une réunion à Plan de Baix.

Dans la nuit, nous apprenons les dispositions suivantes. Le P.C. Départemental se déplace à l'ESCOULIN et la 4ème Cie, conformément aux perspectives envisagées avec le Colonel BAYARD, est affectée à la Vallée du Quint, tandis que les Compagnies BENTRUP, MORIN et la 8ème Cie restent à l'Ouest du dispositif, se poste vers la vallée du Quint. Notre secteur comporte la ligne de crêtes du COL de la CROIX à la Tête de la Dame qui limitent les surplombs de la vallée.

Le déplacement de la Compagnie, préparé en fin de nuit, commence aux premières lueurs de l'aube. Afin de prévenir les représailles sur les populations civiles, nous emmenons avec nous les enfants des familles BOISSONNIER (un garçon et une fille de la famille de CLAIRNOIR) deux garçons et une fille de la famille du POUX.

Les garçons participent aux opérations de nos sections et les filles s'activèrent dans les services de préparation des effets et du ravitaillement.

Nous montons sur les hauteurs des FOU QUETS et gagnons PLAN de BAIX où nous passons le plus rapidement pour éviter la tenaille allemande et nous empruntons le lit de la GERVANNE, puis la Vallée d'EGLUY et remontons par l'ESCOULIN jusqu'au COL de la CROIX où le gros de la Cie fait une halte de nuit tandis que le Capitaine va s'entretenir avec les membres du P.C. Départemental. Au passage à l'ESCOULIN se joigne à nous Jeanine et Daniel DELPECH. Jeanine continuera à la 4ème Cie son rôle d'agent de liaison.

Le 31 Juillet, nous descendons du COL de la CROIX au Hameau de LALLET d'où partent les sections chargées des positions du dispositif de crête.

Ce cantonnement s'avère à la fois trop exigu et trop excentré par rapport aux postes installés au COL de TEIERE, au dessous de l'INFERNET et à BEC POINTU.

Les emplacements des armes automatiques permettent de contrôler l'ensemble de la Vallée de Quint.

Les Allemands, après avoir investi le Vercors, ne pouvaient y installer un dispositif permanent.

Ils envoyaient régulièrement de fortes patrouilles de 3 à 400 hommes armés d'armes automatiques, de mortiers et d'artillerie légère de montagne, transportée à dos de mulets avec leurs munitions.

Ces patrouilles partaient des bases du massif et se rencontraient à mi-chemin échangeant les informations recueillies sur le parcours.

Après avoir transporté le P.C. de la Compagnie au Hameau des Glovins, plus au centre de notre dispositif, nous commençons des patrouilles en direction de la Vallée de la Drôme et des voies d'accès à la Vallée du Quint en particulier au tunnel des Tourettes que des résistants de Die avait fait sauter le 30 Juillet. Un milicien et un agent de l'ennemi sont détectés au milieu des réfugiés du Vercors. Nous avons servi, pendant ces jours angoissants, de point de ralliement aux membres épars de plusieurs unités dispersées lors de l'investissement du Vercors (6ème BCA 11ème Cuir - Cie PONS) (dont nous recueillons un aspirant blessé au poumon) et aux réfugiés civils du plateau de la Chapelle en Vercors et de Vassieux auxquels nous prodiguons soins et ravitaillement.

Le 4 Août, je suis envoyé en mission de ravitaillement dans les villages des alentours (plusieurs fermiers nous aident, en particulier Roger FRAU).

Au retour de St Andéol en Quint, où nous trouvons l'appui du maire Léon LANTHEAUME, vieil ami de chasse de mon père, je vais voir un résistant appartenant aux formations de DIE, René CHEVILLON, qui avait effectué la destruction du tunnel des Tourettes.

Ce résistant apiculteur avait une cinquantaine de ruches disposées en escalier dans un enclos planté de quelques tilleuls. Il nous propose quelques kilos de miel et m'invite de visiter le rucher. Comme il traverse sans sourciller un nuage d'abeilles au travail, je me sens, résistance oblige, amené à en faire autant. A l'aller tout se passe bien, mais au moment de sortir de l'enclos, j'ai dû faire un mouvement un peu trop vif et en un clin je suis piqué par plusieurs dizaines d'abeilles. Je me frotte avec des poireaux et rentre au cantonnement où je passe une nuit passablement agitée et fiévreuse.

Le 5, au matin, une patrouille est envisagée vers Vassieux.

Comme je connaissais l'endroit pour y avoir fait des marches l'année précédente, je propose d'emmener la patrouille, malgré la boursuflure énorme de mon visage et des mes jambes ce serait une bonne cure d'élimination.

Nous partons avec le S/Lieutenant ROUX de la 4ème Section, chargé d'une caméra 9mm et du Lieutenant LECOMTE, pharmacien du Service de Santé Départemental avec lequel j'étais chargé de rechercher le corps du fils du Colonel BAYARD tué lors des engagements de VASSIEUX.

Passant par le hameau des ~~Bertallete~~ ^{BONNETS}, nous accédons au Col de Font Payanne, débouché Sud Est du plateau de Vassieux. Nous progressons dans un espace envahi de mouches, écrasé par un silence étouffant, coupé seulement par la plainte de chèvres aux pis distendus. Une odeur fade et entêtante de chairs brûlées et putréfiées flottait sur cet univers désolé.

Nous traversons ce lieu de cauchemar pour atteindre le bourg de Vassieux où nous trouvons le village dévasté et incendié, les étables pleines d'animaux brûlés, des cadavres épars dans les forêts autour des maisons, les carcasses incendiées des planeurs allemands. Nous ramassons une tête d'homme, d'un agriculteur auprès duquel se trouvait quelques pièces de monnaie.

Le S/Lieutenant ROUX prend la direction du Hameau de la Mure au Nord de Vassieux, tandis que notre groupe de cinq hommes se dirige vers le Sud Ouest du plateau de Vassieux pour récupérer quelques containers d'armes et de munitions repérés par les réfugiés civils que nous avons réconfortés aux Glovins.

Au bout des deux heures de reconnaissance fixées par notre mission, nous reprenons le chemin de la Vallée de Quint, ~~matraqués~~ matraqués par la vision de désolation de ce village martyr.

Un certain nombre d'indices relevés à cette occasion révélait :

- 1°) qu'un accord Croix Rouge était intervenu et que beaucoup de corps de militaire et de civils avaient été enlevés sous le contrôle des Allemands.
- 2°) que le système des grosses patrouilles allemandes qui se croisaient était celui qu'avait adopté l'ennemi.

Le 7 Août, nous recueillons trois aviateurs américains rescapés d'appareils abattus près de Chabeuil, par la Flak du camp d'aviation, lors de l'attaque par l'US Air Force du pont de Valence à Granges les Valence et des installations périphériques de la ville. Cette action avait été menée suivant la méthode catastrophique du "tapis de bombes" responsable de destructions et de morts inutiles. Une fois réconfortés, nos aviateurs durent faire deux patrouilles à mulet pour les faire réfléchir à leurs méthodes inappropriées.

Dans la semaine du 8 au 15 Août, les postes sont relevés et d'incessantes patrouilles maintiennent le contact avec les unités voisines et surveillent les patrouilles allemandes qui continuent à circuler. Nous retrouvons un jour un jeune étudiant de Montpellier crucifié sur un pin par quatre baïonnettes.

Tous les jours, nous apprennent de nouveaux accrochages et affrontements.

Malgré l'étau permanent qui nous enserrait, jamais je n'ai vu de relâchement dans la cohésion de notre unité qui donnait à chacun le sentiment de la "confianceé quand même.

Le 12 Août, Monsieur LANTHEAUME nous demande une patrouille pour l'accompagner jusqu'à Sainte Croix.

Nous partons avec une dizaine d'hommes commandés par le Capitaine. Nous rencontrons sous le pont de Ste Croix le curé de Die, le chanoine Jean BOSSAN et des représentants de la municipalité. Nous convenons d'une entraide réciproque pour l'obtention des informations, la répartition du ravitaillement et un appui militaire au cas où ils le demanderaient.

Le 15 Août, nous entendons dans le lointain de nombreux vrombissements de moteurs d'avion et dans le calme de l'atmosphère d'une région où il n'y avait pratiquement ni trains, ni autos, nous entendons d'énormes détonations lointaines.

Le communiqué de 12 h. 20 nous apprenait le débarquement allié et les détonations étaient celles de canons de marine et des bombardements aériens.

Les journées du 16 et du 17 août se déroulent comme dans un rêve, dans le va et vient incessant des liaisons avec le P.C. Départemental et avec les unités voisines, le départ et l'arrivée des patrouilles qui surveillaient les mouvements de l'ennemi.

La préparation des équipements, la répartition des vivres et des munitions, la mise en conditionnement des servies pour un départ, complète le rythme accéléré de ces journées. Dans la soirée du 17 Août, l'ordre de marche parvient à la Compagnie qui fait mouvement jusqu'au Col de la Croix. Le lendemain matin, des camions nous transportent du Col de la Croix au Col des LIMOUCHES dont la route a sauté.

Nous descendons vers PEYRUS, quand nous apercevons un homme qui se prépare à sauter sur son vélo. Il est appréhendé. Il est porteur d'une carte de la milice et se hâtait de prévenir les Allemands de notre arrivée. Nous traversons PEYRUS et allons nous installer dans les fermes au Sud de CHATEAUDOUBLE, où nous rejoint le Lieutenant PEYRON (42) ex-instructeur de CHERCHELL et spécialiste de commando.

Le soir de notre arrivée, le Chef du Groupement de Jeunesse de VALENCE-CHABEUIL, accompagné de son adjoint le Chef DOYEN, vient nous proposer pour nous demander d'incorporer l'ensemble des jeunes des chantiers. L'occasion était tentante de recruter quelques deux cent garçons qui avaient déjà un rudiment de formation. Je m'y opposais pour deux raisons.

La première est que j'avais dès le mois de juin fait prendre, par ma fiancée restée à Valence, des contacts avec les cadres des chantiers pour faire rejoindre le maquis à cet ensemble de jeunes encadrés qu'un complément de formation aurait pu rendre aptes à accomplir certaines missions. Réitérées à plusieurs reprises, ces incitations étaient restées sans écho.

La seconde est que leur intégration mettait ces jeunes, la veille de la libération, à égalité avec nos camarades qui avaient porté tout le poids de la Compagnie.

J'opposais le même refus, deux jours plus tard, à un groupe d'étudiants en médecine de LYON qui venaient rejoindre HOSTUN par l'intermédiaire du Commandant NOIR.

Le 21 Août, nous faisons une liaison avec le P.C. du bataillon installé sur la rive gauche de la Drôme à Crest. Au moment de franchir le pont, nous voyons, en abordant le tournant de la sortie du pont, une roue doubler notre voiture conduite par André FAY. Quelques secondes après, nous nous arrêtons en cahotant : c'était notre roue avant gauche qui s'était détachée. Nous repartons dans un véhicule prêté par le bataillon et après le carrefour de la Croix de ROMANS sur la RN 538 nous apercevons, avant VAUNAVEYS, les premiers éléments américains, une partie d'un peloton de Chars PATTON rangée le long de la route. Nous nous arrêtons pour les saluer et fraterniser. Ils nous comblent de vivres, de cigarettes et nous donnent deux jerricans d'essence.

Nous apportons au P.C. de la Compagnie installé entre temps au château DUBOURG les ordres d'attaque de l'aérodrome de CHABEUIL.

Dans la matinée du 22 Août, nous approchons du terrain d'aviation par le lieudit "LA PASSAT" entre CHABEUIL et MONTELIER après avoir franchi la Nationale.

La 3ème Section du S/Lieutenant RICHTER progresse au SUD, elle accroche un détachement ennemi de la protection avancée de l'aérodrome. L'ennemi se replie.

La première section, conduite par le Capitaine et le S/Lieutenant LEVET, accroche à son tour, progresse de quelques centaines de mètres et est prise sous un feu nourri d'armes automatiques. Les balles sifflent en tous sens. L'une d'elles s'écrase sur le pilier d'un hangar à quelques centimètres de la tête du Capitaine. L'ennemi se replie et la progression recommence quand nous sommes pris dans un vigoureux arrosage d'artillerie.

Un groupe de trois hommes, commandé par le Caporal AUNAVE, envoyé en reconnaissance, signale que les Allemands ont tourné contre nous une partie des batteries de la Flak du camp d'aviation.

Une tentative d'approche d'une batterie se heurte à une énorme concentration d'armes automatiques.

Nos munitions étant limitées, l'ordre de repli est donné.

En remontant en direction du hameau des Rosiers, une grosse déflagration se fait entendre et un énorme éclat (bombe ou obus) passe en ronronnant au dessus de ma tête pour ricocher sur les graviers quelques mètres plus loin.

Nous regagnons Chateaudouble où nous arrivons vers 22 h. et recevons le premier contact d'une auto mitrailleuse américaine. Une patrouille de nuit est envoyée sous le commandement du St Lieutenant Richard (GAUDE) qui revient en signalant un gros renforcement des effectifs allemands qui correspond à la protection de la XIXème Armée qui se replie par la Vallée du Rhône. Il rapporte de l'expédition un superbe parabellum.

Le 23 Août, nous recevons un supplément d'armes et de munitions accompagné d'un engin bizarre appelé PIAT. C'est un engin ^{est} composé d'un tube qui couvre un ressort à boudin que l'on arme par pression vigoureuse à l'aide de deux poignées latérales. Ce ressort, en se détendant, projette à une cinquantaine de mètres un obus à ailettes. Nous sommes dotés de l'ancêtre mécanique du Bazooka que nous essayons dans les prés du château.

Le 24 Août au soir, nous recevons l'ordre de nous porter à ALIXAN.

Dans la traversée de MONTELIER, nous rencontrons un colonel américain juché sur sa JEEP.

Il commande le dispositif Sud de l'opération à laquelle nous participons. Devant notre lente progression à pied, il nous blague: "A tout à l'heure à Valence, j'y serai avant vous".

Un peu après Montélier un agent de liaison nous rejoint et nous informe de la suite de notre mission.

Nous attaquons Valence par la Nationale 92 à partir de St Marcel les Valence.

Une section progresse à droite de la 92, deux autres suivront les chars le long de la route et la quatrième progressera vers Bourg les Valence à gauche de la 92.

Nous arrivons 1 h. après à St Marcel.

La couverture blindée composée de 4 shermann a été prise à partie par un violent tir d'artillerie avec des obus de 88 antichars. Un char a été brûlé, deux autres mis hors de combat, le quatrième est encore accroché à quelques centaines de mètres du village.

Deux patrouilles partent en avant du village, tombent sur un tir de barrage d'artillerie et d'armes automatiques. Nous donnons de soins aux équipages des chars et en particulier à un S/Lieutenant mexicain dont les joues et la langue avaient été transpercées par balle.

Le renforcement constaté l'avant veille lors de l'attaque du terrain de CHABEUIL s'étend donc tout le long de la vallée du Rhône par un dispositif à deux ou trois échelons.

Nous installons le dispositif de part et d'autre du village de St Marcel et demandons de nouveaux ordres avec le renforcement promis de la couverture blindée.

Dans la matinée, vers 5 heures du matin, nous apprenons que le dispositif américain est trop léger pour fournir de nouveaux blindés et que l'unité du Colonel rencontré à MONTELIER avait été dispersé entre MALISSARD et St Marcel les Valence. Pendant 48 h. nous en recueillerons les hommes dispersés. L'ordre de retourner à Chateaudouble nous est donné.

Au moment de repartir, nous recueillons les rescapés du groupe qui s'était engagé au Nord de St Marcel les Valence. Ce groupe était tombé sur une embuscade dressée à la sortie du pont sous la ligne de chemin de fer Valence-Grenoble. Le chef muletier Farnetti avait été tué, deux mulets tués par balles incendiaires, le reste de la troupe avait pu se replier et les deux muletiers - PINOT et DEFAYSSE - ramenaient les deux mulets restant. DEFAYSSE était légèrement blessé. Un de mulets tués conduit par FARNETTI portait la caisse qui contenait toutes les archives de la Compagnie tenues par le Capitaine et le Radio LUBINSKI.

Dans la matinée nous regagnons ALLIXAN où deux camions nous ramènent à Chateaudouble.

Le 26 et le 27, nous reprenons les éléments des deux dernières attaques et nous préparons à nouveau armes, munitions, et vivres en attendant les nouveaux ordres.

Dans l'après-midi du 27, visite du Lieutenant KIRSCH avec lequel le Capitaine parle des difficultés du ravitaillement en essence. Le Lieutenant KIRSCH signale que les Allemands avaient fait plusieurs dépôts, autour de Chabeuil, et qu'après le repli des Allemands plus près de la vallée du Rhône plusieurs d'entre eux ne devaient plus être gardés, comme l'avait constaté les hommes du Lieutenant KIRSCH.

Le 28 au matin, l'Adjudant Henri LABROSSE, responsable du Groupe Franc de la Compagnie, propose au Capitaine d'aller faire une reconnaissance à la recherche des dépôts d'essence signalés par le Lt KIRSCH.

Avec beaucoup de réticences et beaucoup de recommandations de prudence le Capitaine donne l'autorisation à LABROSSE qui demande de partir seul pour ne pas attirer l'attention. Parti de Chateaudouble dans la matinée, Henri LABROSSE, trompé par des drapeaux alliés arborés par les occupants du véhicule, sera abattu d'une rafale de mitrailleuse par une automitrailleuse allemande, entre CHABEUIL et MONTVENDRE. La mort de cet excellent et vaillant camarade attriste, pour nous, les perspectives de la libération qui apparaît toute proche.

La journée du 29 Août, se passe en préparatifs coupés par l'inhumation de notre ami LABROSSE, à MONTVENDRE. Le soir, nous recevons au P.C. de la Cie, le Commandant MILLAR, qui dirige le Service de Renseignements de la 84ème Division Américaine. Cet homme, décorateur dans le civil à New-York, parle admirablement le français et l'allemand dont il est capable de saisir toutes les nuances. Dans un long entretien, nous échangeons une masse de renseignements et de réflexions. Nous continuerons le dialogue avec le Commandant MILLAR tant à Valence qu'à Lyon, en particulier, lors du recrutement d'agents parlant couramment l'allemand pour des missions derrière les lignes ennemies.

Le 30 Août nous rejoignons une fois encore MONTELIER.

Nous établissons un plan d'opération avec une unité d'artillerie américaine à laquelle nous devons fournir une protection d'infanterie pendant que leurs batteries couvriraient notre progression en direction de Valence. Dans la nuit, les ordres arrivent de marcher sur Valence.

Vers 4 h.30, nous mettons en route pour l'attaque de Valence.

Nous avançons par PARLANGE et pénétrons dans Valence par l'Avenue de Chabeuil.

Nous avançons ensuite le long des Boulevards où nous capturerons une vingtaine de prisonniers vers la caserne Championnet, où nous nous installons en fin de matinée. Après avoir occupé les locaux et installé les services, nous prenons un premier moment de repos sans les rues de Valence.

Je vais rejoindre ma fiancée, rue Pasteur, et fait tomber le collier de barbe que je m'étais promis de raser le jour de la Libération de Valence.

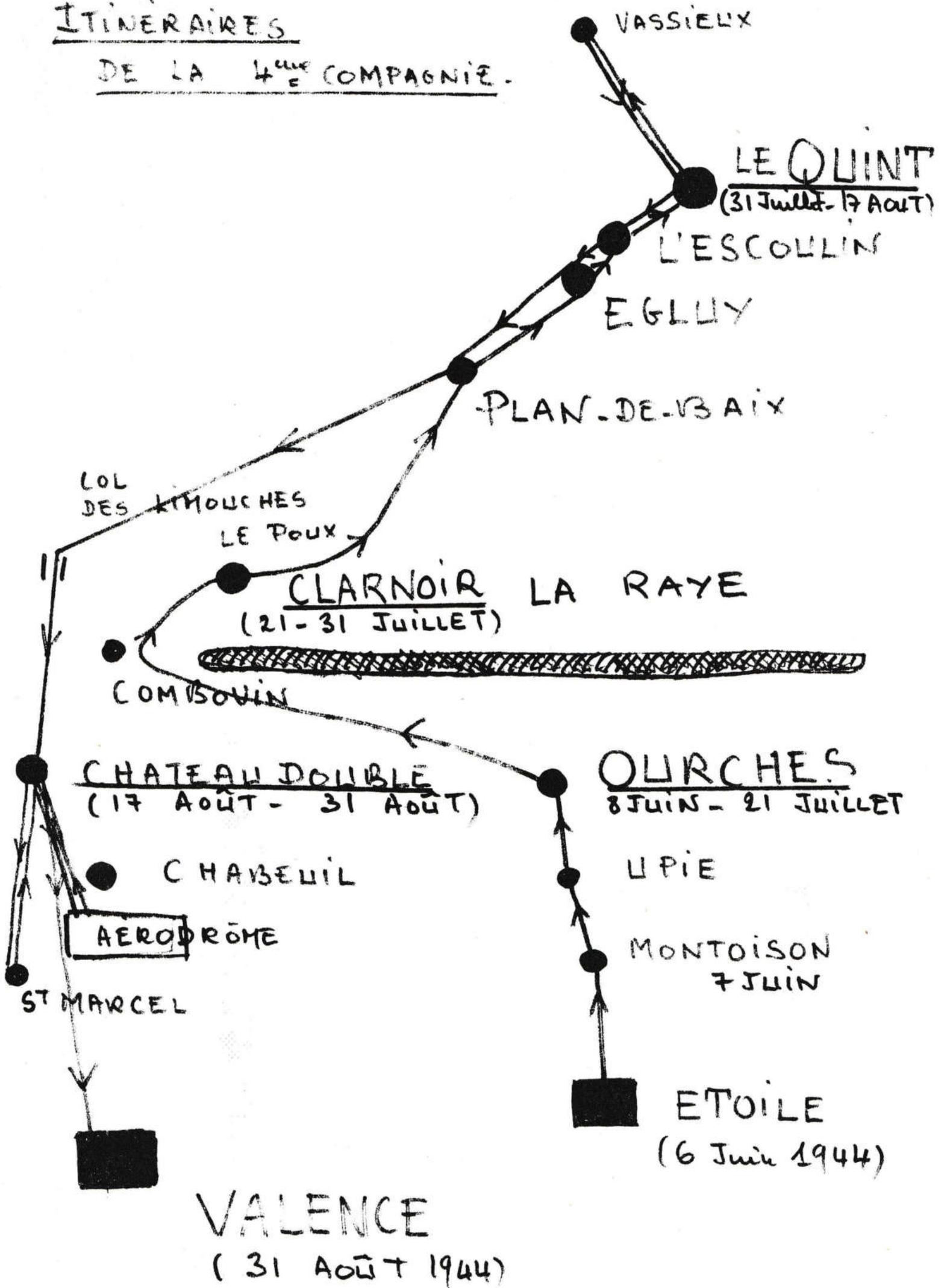
Dans l'après-midi, je me rends à Etoile pour recevoir un groupe de prisonniers capturés dans les Iles d'Etoile et faire le bilan du village, de la maison.

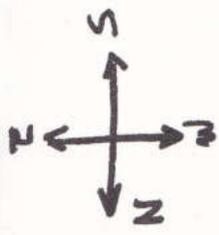
La mission de la 4ème Compagnie était accomplie.

Il nous restait d'assumer notre liberté.

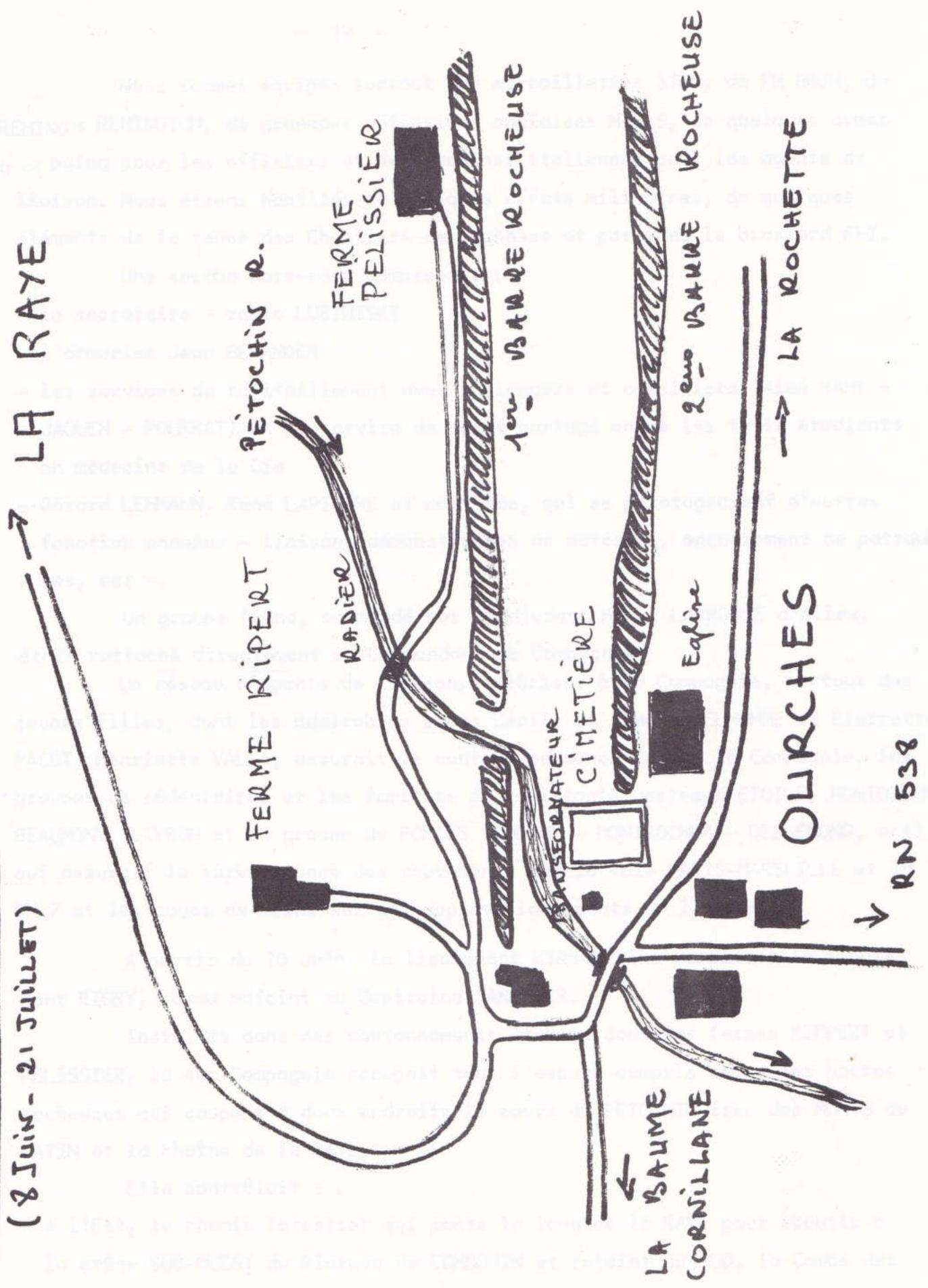
ITINÉRAIRES

DE LA 4^{ème} COMPAGNIE.





POSITIONS D'OURCHES -
(8 Juin - 21 Juillet)



81 MAYOUSSE Henri	122 VEY Pierre
82 MAZARD René	123 VIALATTE Emile
83 MERLAND Raoul	124 VIALLET André
84 MOUNIER Marcel	125 VIELFAURE Yves
85 MUNIER Clément	126 WATIER Adrien
86 NEMOZ Gabriel	127 WLOCZYSIAK Thadée
87 NEVISSAS André	128 RIORY Michel
88 NICOLAS Lucien	129 ALFONSI Michel
89 NOIRET Jean	130 BARAIZE René
90 PACAUD Pierrette	131 CUM Dominique
91 PELLEGRINI Pellegrino	132 FAY Paul
92 PETITE Armand	133 FAY Roger
93 PEYRARD Marius	134 FROGER Julien
94 PIALOUX Edmond	135 GAUDE Louis
95 PICAULT Charles	136 GILIBERT Jean
96 PICOT Jean	137 GILIBERT Francisque
97 PIGNAUD Pierre	138 GUILLERMIN René
98 PLANAS Jean	139 HUGUES Antoine
99 PLANAS Michel	140 JOBART Marcel
100 POURRAT Jean	141 LAPIERRE René
101 PRANOEUFF Paul	142 LELEU André
102 PREVOST Auguste	143 MARILLIER Georges
103 RAMBAUS Albert	144 OLMEDO Jean Marie
104 RAPINE Léon	145 PERRIN (PEYRON) Henry
105 REBOULET Henri	146 REBUEL Camille
106 REGNIER Albert	147 REVEYRAND Georges
107 RICHIER Charles	148 SAUDUBOIS Jacques
108 RIOU René	149 SIMONET Jacques
109 ROBIN Albert	150 VALETTE Maurice
110 ROBIN Louis	151 MARCHAL Adrien
111 ROCHAS Marcel	152 LEHMANN Gérard
112 ROCHE François	153 CHEVASSU
113 RONDEAU Marcel	154 JAOUEN
114 ROUX Léon	155 DROGUE Paul
115 ROZIERE Jean	156 GEORGESCO
116 SCHAAF René	157 MONTROCHER Marius
117 SINDY Boniface	158 DESSMOND Maurice
118 SUREL Jean	159 ROBIN (La Paillasse)
119 TESSEYRE Robert	160 ROBIN de Portes
120 TRAPIER Elie	
121 TUPIN André	

Du 1er Août au 15 Août, la 4ème Compagnie fut le lieu de rassemblement de débris d'unités du Vercors, de la région de Die et de la Vallée de la Drôme, qui furent pris en subsistance dans l'unité organisée la plus proche du Vercors.

Ces hommes et ces femmes ont trouvé à la 4ème Cie le réconfort d'une unité cohérente et parfaitement organisée. Après quelques jours de repos, les hommes regagnent leurs unités à partir du 15 Août, sauf le peloton Richard qui restera avec nous jusqu'à la libération de Valence.

Certains jours, le nombre des rationnaires de notre unité s'est élevé jusqu'à 250.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

- PLANAS Jean Manuel né le 1er Janvier 1898 à ETOILE
 - mobilisé en 1917 - Médecin s/Lieutenant
 - gazé à l'ypérite au printemps 1918 - refuse l'évacuation-
 - Croix de Guerre 14-18
 - Mobilisé en 38-19 - Médecin Lieutenant.
 - proposé comme Capitaine au Printemps 1940
 - Fondateur de la 4ème Compagnie et commandant durant toutes les opérations du 5 Juin au 18 Septembre 1944.
 - Croix de Guerre avec palme
 - Médaille de la Résistance
 - Légion d'Honneur.
 - Octobre 1944 - Médecin Commandant à titre exceptionnel
 - Prend en Novembre 1944 la Direction du Service Social de la 8ème Région Militaire à Lyon jusqu'au 10 Août 1945.
-

- PLANAS Richard né le 10 Octobre 1921 à ETOILE
 - Chantiers de Jeunesse (16 ème groupement)
 - Le MUY - Manosque - Chef d'équipe - Janvier 43
 - Entre en Août 43 à la Pérouse MORNAY -
Ecole de Cadres de Résistance - Lieutenant d'active
 - Attaché à l'E.M. Départemental près DROUOT L'HERMINE jusqu'à la Libération de GAP et ses blessures devant BARCELONNETTE en Août 1944.
 - Croix de Guerre avec palmes et étoiles
 - Médaille de la Résistance
 - King's Order